

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

Cette existence large, mais point bruyante, déplaisait à Mme Valentine Bressolles (née Dharville), qui depuis plusieurs années, vivait en parfait désaccord avec son mari et l'accusait tout haut d'être un ourg.

Valentine ne pouvant, à son vif regret, donner chez elle des fêtes à *grand tra la la*, s'en dédommageait de son mieux en allant beaucoup dans le monde où son mari se gardait bien de la suivre.

Ludovic Bressolles, après avoir entrepris vainement de lutter contre ses goûts ultramondains, lui laissait au dehors une liberté d'action complète.

Cependant un beau jour, un incident se produisit qui lui fit envisager les choses à un point de vue tout différent.

Cet incident fut la sortie de pension de sa fille Marie.

Ce jour-là il se dit, avec le gros bon sens dont il était amplement pourvu, que la conduite un peu fantaisiste de la mère pouvait faire du tort à l'enfant, et il résolut de communiquer à Mme Bressolles ses réflexions à ce sujet.

Cette résolution était bien arrêtée dans son esprit, et néanmoins il éprouvait une telle répugnance à effleurer certains détails, qu'il n'avait point encore abordé le difficile entretien depuis trois mois, c'est-à-dire depuis que Marie avait quitté le pensionnat de Mme Dubief.

Il n'était pas timide, cependant, mais il prévoyait une de ces scènes violentes que savent si bien faire les femmes qui se sentent dans leur tort, avec accompagnement de larmes, de sanglots, de crises nerveuses.

Or, nous le répétons, Ludovic Bressolles aimait le calme par-dessus tout, et il avait pour cela des raisons de l'ordre le plus sérieux, car il suffisait d'une perturbation dans la vie tranquille qu'il s'était arrangée pour troubler sa santé d'une façon grave et même inquiétante. Certaines gens, jugeant sur l'apparence, délaient à Ludovic Bressolles un brevet d'égoïsme. Ils se trompaient.

L'ex-architecte était un homme qui, ayant souffert beaucoup, essayait de ne plus souffrir.

Toujours malheureux dans son intérieur, il aurait regretté avec une indicible amertume d'avoir enchaîné sa vie à une femme indigne de lui, si sa fille qu'il adorait ne lui eût fait oublier la mère.

Ce fut Valentine elle-même qui provoqua l'entretien devant lequel il reculait toujours.

Mme Bressolles avait quarante ans sonnés, mais il aurait été impossible de lui en donner plus de trente.

C'était une très jolie femme, plutôt grande que petite, à la taille fine et souple, aux cheveux châtain doré d'une nuance chaude et d'une abondance extraordinaire, aux traits fins, à la physionomie mobile, aux grands yeux tour à tour rêveurs et provocants.

Ses lèvres, un peu épaisses et d'un rouge de cerises mûres, s'ouvraient sur de petites dents bien rangées, d'une blancheur éblouissante.

Des mains patriciennes et charmantes s'attachaient à des bras superbes. Les pieds étaient de pures merveilles à mettre sur une étagère avec des bibelots précieux.

Au moral, Valentine offrait un assemblage rare des plus mauvaises qualités et des pires instincts.

Orgueilleuse, envieuse, pètrie de vanité, éprise du luxe, amoureuse du plaisir, elle était aussi incapable

d'une réflexion sensée que d'un mouvement et d'une affection vraie.

Après la mort de son premier mari, elle avait épousé Ludovic Bressolles parce qu'elle le savait sur le chemin de la fortune et qu'elle rêvait avec lui un avenir selon ses goûts.

La désillusion ne se fit point attendre.

Valentine comprit au bout de quelques mois que jamais le hasard n'avait accouplé natures plus dissemblables et plus antipathiques l'une à l'autre que celle de son nouveau mari et la sienne.

Elle en prit immédiatement son parti, chercha le plaisir en dehors de chez elle.

La naissance de sa fille, au lieu d'être une joie fut un chagrin.

Elle se dit que cette enfant en grandissant lui imposerait des devoirs dont son mari ne lui permettrait point de s'affranchir, et d'avance elle recula, pleine d'épouvante, devant l'accomplissement de ces devoirs.

Lorsque Marie sortit du pensionnat, elle n'éprouva pour elle qu'une froideur qui ressemblait beaucoup à de la répulsion.

Cette enfant de dix huit ans, belle, charmante, éblouissante de fraîcheur, lui paraissait la vieillir horriblement, et devenir par sa présence seule un obstacle aux excentricités de sa vie.

— Il faut obvier à cela le plus vite possible... se dit-elle. Mais comment ? Je ne vois qu'un moyen, marier ma fille sans retard... Seulement, pour le mariage il faut un mari... Pour trouver un mari il faut se montrer... Qu'on voie Marie, c'est l'essentiel... Elle n'est que trop jolie, elle sera riche, et les épouseurs ne se feront guère attendre... La montrer c'est facile à dire... Je ne la conquirai certes pas dans le monde, où elle m'éclipserait et où mes courtisans m'abandonneraient pour devenir les siens. Donc il importe que monsieur mon mari dépouille momentanément sa peau d'ours et se décide à ouvrir sa maison. Il n'a jamais voulu le faire pour moi, mais il y consentira pour sa fille... Je le forcerai bien d'ailleurs à s'y résigner... Une fois cette résolution prise, Valentine l'exécuta sur-le-champ.

— Monsieur est-il dans son cabinet ? demanda-t-elle au valet de chambre de son mari.

— Monsieur y était, il y a une demi-heure, répondit le domestique, et je ne crois pas que, depuis lors, il soit sorti...

Ludovic, quoique n'exerçant plus la profession d'architecte, avait conservé l'amour de cette profession. Il consacrait chaque jour quelques heures à dessiner des plans d'hôtels, des plans de palais, des plans de théâtres, qui ne devaient jamais exister que sur le papier.

Les tentures de son cabinet de travail disparaissaient sous les lavis et les aquarelles de sa composition représentant des monuments de toute nature, exécutés d'ailleurs avec un talent véritable.

Au moment où Valentine Bressolles, ouvrit la porte de ce cabinet, dont elle franchissait rarement le seuil, et pour cause, Marie était auprès de son père.

LVIII.

— Mère, s'écria la jeune fille, en courant à Valentine

et l'embrassant, que c'est gentil à toi de venir nous rejoindre ! Y a-t-il longtemps que tu es rentrée ?

— Une demi-heure à peine, répondit Mme Bressolles en rendant avec une froideur manifeste le baiser que venait de lui donner Marie.

— Tu viens causer avec nous ?

— Avec ton père, oui, mon enfant.

— De choses sérieuses ? fit Marie avec une petite moue.

— Oui.

— D'affaires peut-être ?

— Précisément.

— Ce qui signifie que je ne dois point assister à l'entretien... Eh bien ! je vous laisse ensemble, puisqu'il le faut... puisque je suis de trop entre vous...

La jeune fille embrassa son père en reprenant :

— Je vais dans la bibliothèque... Quand votre conversation d'affaires sera terminée, je reviendrai... tâchez qu'elle ne soit pas trop longue.

Marie aimait-elle sa mère ?

Certes nous ne devons pas répondre négativement à cette question.

L'enfant avait un cœur trop bon, un esprit trop haut placé, pour éprouver à l'endroit de Valentine un sentiment de répulsion ; mais elle ne se dissimulait point qu'un abîme existait entre la tendresse immense que lui inspirait son père, et l'affection toute de devoir qu'elle éprouvait pour sa mère ?

Par le premier elle se savait adorée.

Par la seconde elle ne se sentait pas chérie.

Intérieurement elle souffrait de cette indifférence, mais elle cachait sa souffrance en elle-même avec une sorte de pudeur.

Elle sortit en jetant à M. Bressolles un regard qui pouvait se traduire ainsi :

— Finis-en vite avec les choses sérieuses, afin que je puisse venir te rejoindre.

L'ex-architecte fit un signe de tête en souriant.

La porte s'était refermée derrière la jeune fille.

Le mari et la femme restèrent ensemble.

Valentine visitait rarement son mari, dont l'appartement se trouvait fort loin du sien.

Ludovic fut donc quelque peu surprise de son apparition.

— Que peut-elle me vouloir ? se demanda-t-il. Quoi qu'il en soit, elle vient d'elle-même m'offrir l'entretien devant lequel j'avais depuis trois mois la faiblesse de reculer... Je profiterai de l'occasion.

— Vous êtes étonné sans doute, mon ami, commença Valentine, de me voir, moi si frivole d'habitude, réclamer de vous une conversation sérieuse ?

— Étonné, répéta Ludovic. Pourquoi le serais-je ? Je me contente d'être enchanté, car moi aussi je désirais vous parler sérieusement. De quoi s'agit-il ?

— De notre fille.

— Merveilleuse sympathie !... c'est justement à propos de Marie que je désirais causer avec vous.

— Voulez-vous me permettre d'exprimer la première mes idées ?

— Je vous le permets et je vous en prie, répondit M. Bressolles, se félicitant *in petto* de n'avoir qu'à répondre au lieu d'entamer une explication qu'il prévoyait orageuse. Allez... Je vous écoute.

— Marie a dix-huit ans...

— Depuis deux mois...

— C'est une bonne petite fille...

— Dites qu'elle est accomplie sous tous les rapports !... s'écria Ludovic avec feu. Son âme est aussi belle que son cœur est exquis et que son visage est charmant !...

Valentine eut un rire sec et nerveux.

A coup sûr un tel éloge ne l'enthousiasmait nullement.

D'un ton presque ironique elle répliqua :

— C'est une merveille, j'en conviendrai tant qu'il vous plaira... Mais la voilà sortie de pension...

— Où elle n'avait plus rien à apprendre... acheva Ludovic. Son instruction est complète et Mme Dubief la considérait comme une de ses meilleures élèves... Il ne reste plus qu'à s'occuper maintenant de ce que j'appellerai son *éducation domestique*, et c'est à vous qu'il appartient de vous charger de ce soin... Mais vous ai-